

C'est *nos droits menacés* qu'il fallait dire et non *notre droit menacé*. Mais poursuivons :

Les ans n'avaient *point pu* courber son front superbe,
Et comme un moissonneur *appuyé sur sa gerbe*,
Regarde *fatigué*, l'ombre du soir venir,
Calme il se reposait, laissant, vaincu stoïque,
Son œil, encor baigné de *lueur héroïque*.
Plonger *serein* dans l'avenir.

Un homme *fatigué*, qui a le regard *serein*, n'est point fatigué, nous semble-t-il. Le *point pu* mérite aussi considération.

Quant à la gerbe, on peut s'en faire une pailleasse et s'y coucher. Mais elle est trop basse et trop molle pour servir d'appui et c'est une cruauté de n'en pas donner un meilleur à un homme fatigué.

La grande faute de M. Fréchette, ici, c'est d'avoir été trop intime avec le *Benaparte* de Lamartine.

Tout n'est pas commun, même entre amis.

Tel qu'un *pasteur*, debout sur la rive profonde,
Voit son ombre, de loin, se prolonger sur l'onde,

.....
Ainsi qu'un *moissonneur* va chercher son salaire
Et dort sur sa *faucille* avant d'être payé.

Voilà la genèse de la gerbe de Fréchette, l'idée de cette gerbe lui vient parce qu'il a, sous les yeux, ce *pasteur*, ce *moissonneur* et surtout cette *faucille*.

Crémazie, dans son *Vieux soldat de l'empire*, qui comme Napoléon à Sainte-Hélène, rêvait au passé, écrit :

Que de fois, *appuyé* sur sa bêche immobile

Tiens, l'*appuyé* de Fréchette ! Mais Crémazie, plus juste que le lauréat, donne à son héros un appui convenable, au moins. C'est sans doute parce que Crémazie a pris la bêche, supposons-nous, que M. Fréchette n'a plus trouvé qu'une gerbe.

Crémazie poursuit :

Que de fois, *appuyé* sur sa bêche immobile,
Fixant sur l'horizon son œil doux et tranquille,
Il semblait contempler tout un monde idéal.